

## Poème n°150 : Oniriques errances en Pays Imaginaire

Mon sac de cuir en bandoulière,  
Mes rêves accrochés aux étoiles,  
Mes lèvres en quête de fontaines,  
Du sommet des dunes du désert,

J'ai vu des mouettes meurtrières  
Déchirer d'un coup d'aile la voile,  
Linceul écri d'un pirate capitaine  
En train de mal cacher la misère :

D'un grand navire fantôme perdu  
Dans les airs, et privé d'équipage !  
Ces gros-bras au harpon voltigeur,  
Partis chasser de placides baleines

Qu'ils dépècent, vivantes et pendues,  
La gueule hilare, au milieu du tapage  
De ces vents tempétueux trop rageurs  
À tenter de les mettre hors d'haleine...

\* \* \* \* \*

À me lancer sur ces terres désolées,  
Traversées par d'affamés nomades,  
Sur le dos de chameaux impavides,  
Las de tirer en vain de leurs bosses

Des graisses nutritives ; déboussolé  
Par les viles mœurs et les brimades  
De ces pillards sans foi ni loi, avides  
De razzias, en soldatesques féroces,

J'ai cru voir apparaître, bel enfoiré,  
Dans le champ de mirages scabreux  
Des Magiciennes esclaves, attiques,  
Livrées aux désirs d'un Cyclope Roi.

Et, à la vision de leurs seins moirés,  
Pesants d'envoûtements ténébreux,  
J'ai distingué dans sa chair la clique  
De ses pulsions arriver par charroi...

\* \* \* \* \*

Alors, balafrant son poitrail desséché  
De momie sertie de mille bandelettes,  
J'ai occis ce bipède cacochyme, véreux  
Monarque dépravé, sénile assouvisseur

De l'envie d'acheter, poussé par le péché,  
Des sorcières pures, trieuses d'amulettes.  
Incisant son ventre avec un éclair de feu,  
Dans l'irisation de cent soleils jouisseurs,

À ses cris d'agonie, lancés dans le silence  
Des univers muets au triomphe insolent,  
J'ai hurlé pour chercher à faire chanceler  
Ce monstre antique au si puissant thorax,

Puis, arraché de mes mains, avec violence,  
Fébrile de le brandir, son œil sanguinolent,  
Extirpé de son visage, lequel m'interpellait,  
À rire de la mort dont l'acceptation relaxe...

\* \* \* \* \*

À leur voix que j'entendais en m'approchant  
Et laissant dans mon sillage quelques traces  
De son sang, pareilles à ces scènes de crimes  
Dont les mobiles restent toujours incompris,

J'ai vite deviné qu'elles entonnaient un chant  
Provocateur, aux paroles et aux récits salaces,  
Ravies de ressentir dans la jouissance sublime  
De leurs folles libertés, recouvrées et sans prix,

La griserie d'un bal de Sabbat quand, inspirées,  
Elles se donnent, nues, au génie de leur miroir.  
Suspendu à leurs doux mamelons à l'expressive  
Couleur des roses, chacun me rassurant comme

Des havres de paix, tout au long de cette virée  
D'insomniaque, constamment assoiffé, à boire  
Leur nectar ambré, j'ai deviné maintes lascives  
Et bonnes raisons de me réjouir d'être homme.

\* \* \* \* \*

À déceler, au fond de leurs prunelles ces belles  
Échappées, remparts à nos doutes et frissons ;  
À savourer l'imbrication de nos chairs, accortes  
Et pâles, unies les unes avec les autres ; à sentir

Leurs bras m'enlacer pour m'avoir contre elles ;  
À me souler à leur breuvage, sans faire de façon,  
Je me suis imaginé ce comique noyé qu'emporte  
L'étale mer de lait, heureux un matin de partir...

Mais, quoiqu'augurassent de fécondes alliances  
Leurs sourires radieux et leurs yeux langoureux,  
J'ai cependant obstinément refusé de m'abîmer  
Dans les profondeurs de leur bassin frissonnant

Au gré de leur vif abandon, dans la flamboyance  
De ces couchers dont se rappellent les amoureux,  
Indifférent à son orgasme quand l'une se pâmait,  
Troublée brutalement par mon appétit étonnant.

\* \* \* \* \*

J'ai regardé par-delà ces idoles d'antan,  
Aux pouvoirs tempétueux et mythiques.  
Ah ! Que de telles ardeurs déboussolent  
Les dieux dans leur Olympe retranchés !

Sautant sur un nuage poussé par un vent  
Chaud, ascendants courants hiératiques ;  
Vautré dans son fond laineux loin du sol ;  
Ébloui par la soif de vols jamais étanchée

D'un aigle noir intronisé dans cette aire  
D'où partent pluie, déluges et tempêtes,  
J'ai vu, au travers de ses pupilles vertes,  
L'immensité que nul errant n'a perçue :

Des océans, victimes de tornades-mères,  
Pareils à des abysses, avoir un air de fête  
Et jeter mes idées dans la béance ouverte  
De leur profondeur d'où la Vie est issue !

Des routes, m'emportant bien-delà de cols  
Jusqu'au sommet d'une inviolée montagne  
Dont les neiges irisées, à la blancheur crue,  
Illuminaient mes nuits cauchemardesques !

Alors, j'ai tué mes peurs et embrassé ce sol  
Où tous les jours trois déesses empoignent  
Des guerriers en armure et à la barbe drue,  
Laudateurs de maints combats titanesques

Qu'ils livrent contre le Temps. Vengeresses  
Furies à l'assaut du Néant, elles emmènent  
Nulle part sinon près d'un gouffre sans âge  
Où ma bouche se repaît de la Matière Noire

Que créent les galaxies, ces enchanteresses  
Créatures sidérales vives lointaines amènes  
Et inspirantes, ouvreuses de l'étroit Passage  
Vers l'Anneau Savant où niche un grimoire.

\* \* \* \* \*

À suivre après, en mer, une baleine célèbre,  
J'ai soudain pressenti, au rendu de ses yeux  
D'encre mortifères que j'atteindrais bientôt  
La calanque où flottent des corps d'hommes.

À les repêcher pour qu'ils cessent, funèbres,  
De pourrir à côté d'une épave, par des dieux  
Arrimés pour effrayer les marins en bateau,  
Haïssables divinités disjonctées par l'opium,

J'ai senti ma colère s'en prendre alors, mâle,  
À la bêtise de ces pisse-vinaigres maniaques,  
Envoûtés par les feux, ô combien immoraux,  
De rayons brûleurs d'apocalypse. Prisonnière

Dans une nasse en fer, posée sur un fond sale  
Une sirène fulminait contre ces démoniaques  
Acteurs. À la savoir ainsi prise, sur des coraux  
Où dormaient des murènes, vieilles et altières,

J'ai soudain admis qu'elle avait de la trempe  
À honnir ces preuves d'irrespect à son égard.  
Hélas il n'y avait pas la moindre échappatoire  
À ce piège infernal dans lequel elle avait chu...

Il y avait un brochet vicieux, des hippocampes  
Vertueux, de débiles orchidées d'écumes rares,  
Des pieuvres dont les pratiques masturbatoires  
Déchargeaient des litres d'une semence déchue.

Lassé par ce bordel menant droit dans le mur,  
Trop aliénantes images, en rebelle inconscient,  
J'ai fui ce monde soumis au Diable trop déluré,  
Avec sa queue fourchue et son impudique danse

Satanique. Elle pousse les satyres au membre dur  
À pénétrer de force le ventre des vestales officiant.  
Ah ! qu'il m'effrayait, totalement, à sonner la curée  
D'un banc de mérus qu'il avait attrapé, en transe !

\* \* \* \* \*

Encore intrépide et palpitant, ses ventricules  
Pleins d'un sang âcre à l'épaisseur visqueuse,  
Mon vif cœur s'emballait et, les yeux horrifiés  
Et l'esprit égaré, à reculons, je me voyais vivre

Au rythme halluciné de mon rageur pouls, nul,  
Mes forces embringuées sur une route oiseuse,  
Trop païenne. Conscient de ne pouvoir m'y fier,  
Je me le suis extirpé ce fouteur de merde et, ivre

Des alcools d'un aubergiste râleur, au comptoir  
D'un port franc enchâssé dans une étroite baie,  
Je l'ai dévoré tout cru, croquant sans m'en faire  
Dans ses muscles nouveaux, brisant les frêles liens

De mon être trop attaché aux amours notoires  
De mille mères nourricières, aux bouches bées.  
Dispensatrices, du bout des doigts, dans l'éther  
Où forniquent des vieux sages, de tant de bien !

\* \* \* \* \*

Du fait de cet acte cannibale et violent, j'ai senti  
Ma raison défaillir, jetée dans les boues infinies  
De cloaques cachés aux sagesse des archanges,  
Aux envies des manchots et des nains, culbutés

Par des typhons destructeurs des îles de Tahiti,  
Ces archipels petits où, bien calés dans leur nid,  
Des oiseaux de paradis chantonnent les louanges  
De vieillards soulographes, aux manières butées,

Coupeurs de leurs ailes pour qu'ils ne s'entêtent  
Plus à partir vers d'autres engageantes contrées.  
Mes peurs et mes hontes décuplées par leur vain  
Sacrifice, dans les nuits et brouillards des landes,

J'ai laissé mes démons, la mine renfrognée, la tête  
Dans le cul, se camer enfin à l'héroïne, sans attrait  
Pour douze hétaires cachées sous leur pied d'airain  
En train de jouir comme de viles bêtes de légende...

\* \* \* \* \*

Écœuré par leurs pratiques, j'ai sauté sur un tapis  
Volant, en quête des Petits Rats dansant à l'Opéra,  
Sur une scène de planches de guingois craquantes  
Sous leur poids. Elles vibraient au rythme décousu

Des claquements de mains de dix messieurs flapis,  
Assis au parterre, bourgeois désœuvrés, sans aura,  
Cependant escortés de valets aux allures pimpantes  
Pour changer leur culotte... Éberlué, j'ai vu, de visu,

Ces pingouins baisser le slip, pour la bonne raison,  
De ces mâles incontinents. Ils bavaient d'émotions,  
Rêvant de s'emparer de leur minois de jouvencelles  
Ou de baigner dans leurs menstrues de nymphettes.

Ô bain de jouvence ! Tu redorerais un peu le blason  
Terni de ces vieillards décatis, incapables d'actions,  
En attente de la mort, frustrés de voir à travers elles  
Leur échapper amour et jeunesse, honneurs et fête !

\* \* \* \* \*

Telle serait l'existence, avec ses sottises convenances !  
Penaud, avec les airs contrits des orateurs eunuques,  
J'ai donc vite décidé de repartir sur un radeau maudit  
En direction d'un monde où il y aurait des îles bleues,

Accueillant seulement criminels, traîtres et balances,  
Tous radieux ne plus côtoyer ces guignols à perruque,  
Désireux de dormir dans des hamacs, loin des taudis,  
Au fil de leurs nuits éclairées par des falots, morbleu !

À me sentir seul, j'ai pleuré dans mon coin, en reclus,  
Des tombereaux de larmes, aux aubes déconcertantes  
Des lunes calamiteuses qu'effarouchaient des augures,  
Cernés de lueurs maltraitantes... Et, dans les moiteurs

Du jour, sevré d'amour, je me suis abandonné au flux  
De mes songes amers. Au fil du quotidien, ils hantent  
Les méandres de mes méninges, à jamais immatures,  
Pareils aux zombies ignorant le comptage des heures.

\* \* \* \* \*

C'est alors que j'ai vu, encadrée par deux prêtresses  
Laudatrices de son charme d'indomptable amazone,  
Descendre d'un Pégase, aux ailes longues et graciles  
Portées, au milieu des nuages, par un vent complice

Modéré, une Vénus belle et nue, irradiée de sagesse,  
Avec, dans sa main, au chaud et à l'abri des cyclones,  
Une colombe. Divine, elle masquait mal sous ses cils  
La brillance éclatante de nos futurs bonheurs en lice.

Sa candeur était telle, aux antipodes des langueurs  
Des femmes voluptueuses vautrées dans la luxure,  
Que je n'ai pu résister aux errements de la passion,  
Courant dans son sillage où poussait, derrière elle,

À chacun de ses pas, un lys pâle en son honneur,  
Au parfum délicat, d'une telle scintillante facture  
Que mes mains moites en tremblaient d'émotion,  
Tous mes sens soumis à ses envoûtements. Fidèle,

J'ai continué dès cet instant à suivre son chemin,  
Ralliant à son passage mille hommes désespérés,  
Porteurs de tant de meurtres et tant de trahisons  
Que seule son innocence pourrait les pardonner.

Malgré la fange collée à leurs bottes d'humains,  
Ils voulaient bien la croire, trop fatigués d'errer.  
Ce fut un coloré parcours, le temps d'une saison,  
Que nous fit faire cette suzeraine à nous donnée.

Au terme d'un long voyage aux lenteurs de rêve,  
Aux paresse qu'on dresse, aux aléas qu'on gère,  
Par une journée d'été, nous posâmes pied devant  
Un océan sur lequel, c'était sûr, tous nous irions.

Dans l'éclaboussement des vagues sur la grève,  
Je l'écoutai chanter une ballade sur notre Terre  
Aux goélands hurleurs, fous de frôler avec allant  
Les crêtes dentelées et écumeuses. Ébahis, rions

À ses jeux ; moquons nos vies où l'on court !  
Et laissons tous les autres s'échiner à gagner  
Un salaire suffisant pour honorer par chance  
Leurs imbéciles dettes ! Une brise s'est levée,

Revigorant soudain mes espoirs en un amour  
Encore possible. Tous fiers de l'accompagner,  
Nous avons navigué sur une mer où l'on danse  
Au gré des houles quand un promontoire élevé

Parut, annonciateur d'un cap où vivre, heureux  
Et insouciant au pied de vieux volcans accolés.  
La nature nous acceptait, pleine de compassion,  
Oublieuse de nos subites volte-face, des amants

De nos nuits, de la vanité de nos songes creux.  
Plus douce qu'une mère, aux tenues bariolées,  
Plus alerte qu'une sœur, experte en attentions,  
Elle absolvait nos fautes sans aucun sacrement.

\* \* \* \* \*

Avec leurs yeux globuleux, aux facettes dorées,  
Des libellules tueuses, aux ailes vrombissantes,  
Posées sur ses doigts, me fixaient, plus terribles  
Que le regard d'un juge au tribunal condamnant

À la mort... À croire qu'elles souhaitaient dévorer  
Chairs et os, de suite, leurs mandibules puissantes  
S'activaient par à-coup et je l'observais impassible  
Rire gentiment à ces chatouillements surprenants,

Cocasses et innocents, piments de cette soirée d'été.  
Elle prenait du plaisir à ces enfantillages trop longs.  
Sa nudité, son port, ces insectes affairés sur sa peau,  
Diaphane et douce, pareille à quelque poupée neuve,

Sortie de la caisse à jouets d'une fillette trop gâtée,  
Troublaient tous mes sens, tous à mettre au pilon...  
J'ai alors compris que mon âme accèderait au repos  
Qu'en faisant le choix de la fuir, seul dans l'épreuve.

\* \* \* \* \*

Rêveur loin du monde, plus attaché aux images  
Qu'aux gens eux-mêmes en butte aux difficultés  
Des jours et qui, sans jamais l'entrevoir en clair,  
Toutefois les inspirent, dans les brumes célestes

D'où viennent mes pensées, j'ai discerné en nage,  
Dans le regard de cette beauté pleine d'ingénuité,  
Les feux brûlants d'une passion à mettre les nerfs  
À vif, le cœur noyé dans des affres trop funestes...

Dans cette révélation m'apparut l'essentiel :  
Le territoire magique des mots ensorceleurs !  
Ils fixent maints cadres, ô combien enivrants,  
Aux beaux mirages dont s'enivrent nos esprits.

Étrange monde mystique où l'élan immatériel  
De nos visions poudroie l'horizon aux couleurs  
D'autres vies que celle que nous vivons, ouvrant  
La voie à des héros fictifs, aux vertus sans prix !

\* \* \* \* \*

Plus relevés qu'un alcool, plus hallucinogènes  
Qu'une drogue, plus profonds qu'un bleu nuit,  
Seuls les mots pourraient, triturés amplement,  
Les faire exister à jamais : Elle et tous ces êtres



Un soir rencontrés, ravis de quitter, sans peine,  
À travers l'écriture, l'anonymat où rien ne luit !  
De par leur pouvoir, ils panseraient sciemment  
Mes blessures invisibles, très fiers d'apparaître

Comme les sauveurs de mon âme souvent lasse,  
À toujours vivre sans salut, sans dessus dessous.  
En silence, eux seuls conforteraient mes espoirs  
Ténus en un possible meilleur ! Car ils éteignent

La flamme de nos désespérances et pourchassent  
Les vives craintes trop souvent abattues sur nous,  
Annihilant les effets de nos angoisses chaque soir.  
Ah ! Salvatrice ivresse des langues, elles étreignent.

\* \* \* \* \*

C'est donc à l'instant précis où cette conviction,  
Jaillie dans la fulgurance d'une révélation, allait  
Enfin me pénétrer que j'ai compris, en somme,  
L'intérêt de cette odyssée... Dans le crépuscule,

Ceinte d'auras occultes menant à tant d'actions,  
Flamboyantes, pareilles aux lumières des palais  
Magnifiques, elle s'imposait réellement comme  
Muse, le guide de mon jardin secret minuscule :

Le fin mot de l'histoire et des maux du destin  
D'un quidam solitaire, prétendument poète !  
Refermant sur autrui les portes de mon cœur,  
Dans l'indicible fracas de mes cris inaudibles,

J'ai su qu'elle égayerait ma prison, à l'instinct,  
Souillée par les crachats de ma bouche muette.  
Beauté devenue chimère cause de mon bonheur  
Et de fait la soignante de mes plaies incessibles !

\* \* \* \* \*

Je la rêve depuis ce jour, icône évanescence et sagace,  
Cernée de phrases, écrites de ma main... Et, toujours,  
Elles la choient, femme idéale dont les forces latentes  
Poussent mes sens assagis vers des choix aux lenteurs

Calculés. Ô solitude choisie, dans un élan de fugaces  
Émotions vouées à mourir, je m'en vais faire un tour  
Sur des routes mirifiques ou sur des grèves en pente  
Douce où s'écrasent les flots, au gré de mes humeurs,

De mes songes, ma conscience noyée dans ses ondes  
D'être insaisissable. Jadis amante languide, adonnée  
Aux plaisirs du sexe, chemin menant de l'hédonisme  
À la luxure, je partage ma vie, chaque jour désormais,

Avec elle, en muse idéale. Jamais elle ne me gronde  
Et, malgré sa peine, elle m'assure vouloir pardonner.  
Compagne chimérique, envoûté par son humanisme,  
Je n'effleure son ombre pure qu'avec des mots aimés.

\* \* \* \* \*

Du coup... j'ai vite remonté le Temps à la traîne,  
Revivant avec elle, en songe, de tendres errances  
Sur des viaducs hauts où des tortillards branlants  
Et poussifs, vides de curistes, crachent leur fumée

Au milieu de nuages voyeurs, au-dessus d'une arène  
Où se battent de sots dragons frappés de déchéance.  
À la violence de leur charge, à leurs regards brûlants,  
J'ai su qu'ils refuseraient, ma réclusion, de l'assumer.

Venus d'univers cosmiques que fuient les demoiselles,  
Ils concentraient dans leur gueule une force planétaire.  
De même ai-je remarqué, dans ce convoi bringuebalant  
D'un âge vénérable, le piètre confort du wagon de queue

Où s'ébattaient, avec quelle audace, un lion et sa gazelle  
Dans un compartiment secret, vide, étouffant et sans air,  
Sous l'emprise du désir, riant d'enfreindre, plein d'allant,  
Les interdits qu'impose la morale à toute chose. Heureux.

\* \* \* \* \*

Et nées de cette communion contre-nature,  
Pris dans le maelstrom de mes délires, ravi,  
J'ai vu sortir des graines de folie prétendue,  
Des peaux de ces deux corps épousés, ébloui

Par l'incandescence de leur étrange et mature  
Passion. À ignorer tous les moralisateurs avis,  
Ils croquaient fiévreusement au fruit défendu,  
Sans pressentir, trop aveuglés, que le ver luit,

Même dans les pommiers au tronc maigrelet,  
Aux racines putrescentes, au feuillage glauque.  
Oui ! Leurs chairs exhalaient, au coup de gong,  
Dans la griserie de leurs fols ébats, la fragrance

D'instants magiques ! Qu'ils m'ensorcelaient  
Tandis qu'excitée par ses petits cris rauques,  
Pattes tout écartées, elle exhibait ses longues  
Cuisses graciles, riante et pleine d'assurance !

\* \* \* \* \*

Dans le roulis chaotique de ce train sacrément  
Déjanté adonné aux plaisirs, j'aurais aimé crier  
À leurs tympanes ce qu'ils sont retors, en retour,  
Ces serpents ravisseurs de nos vices, dissolvant

Nos vertus, dans les sueurs de leur enroulement  
Fatal... Ils étouffent au fil des heures sans la nier  
La parole des Apôtres tous au service de l'amour.  
Ce baume... éparpillé par morceaux dans le vent,

Pénétrant et vivifiant, comme les gouttes de pluie  
Dispersées sur les joues des hommes misérables !  
Ses léonines ardeurs poussaient la femelle fébrile  
À les laisser mourir, souriant à ses vils penchants,

Dans ses entrailles tandis qu'elle fixait ce qui luit :  
L'Indicible, tout en s'offrant aux joies mémorables  
Éparpillées dans chaque semence ailée qu'en avril,  
Les souffles transgressifs jettent dans les champs...

\* \* \* \* \*

Quel ravissement ! Oh ! quel singulier orgasme !  
Dans l'émergence de mes souvenirs, aussi froids  
Que les deux Pôles aux éblouissantes blancheurs  
Semblables aux anges au sommet de leur gloire,

Je l'ai même entendue — au milieu des spasmes  
De pleureuses accroupies autour d'un gisant roi,  
Toutes désireuses de se sacrifier là, en l'honneur  
Du seigneur — confier d'une voix pleine d'espoir

Combien elle l'aimait ! Tendre aveu déroutant,  
Il fit choir une avalanche de boutons de rose...  
Dans les coins reculés de la savane où il règne,  
En maître incontesté, possesseur des poitrines

De phtisiques éléphants, moribonds et haletants,  
Veillés par leurs femelles. Insatiables, elles osent  
Chaque soir des caresses de licencieuses duègnes  
Pour réveiller leur pénis, souillé d'odeurs d'urine !

\* \* \* \* \*

Oui ! je converse maintenant avec ce fantôme,  
À l'allure altièrre d'une princesse philosophe...  
Conseillère des rouges-gorges, dans leur envol  
Vers des haies, ignorants du danger, elle renaît

À chanter a cappella, dans les forêts du royaume,  
Maintes douces plaintes, toutes en strophes...  
Du coup, j'ai vu sur son ventre, avec un air frivole,  
Des marmottes vautreées avec leurs nouveaux-nés,

Fières mères toutes touchantes dans leur effusion,  
S'endormir debout, bercées par ses suaves paroles  
Tandis qu'elle s'adonnait, à travers ses singulières  
Prémonitions à l'origine de ses visions habituelles,

Aux fructueux échanges où se meurent les illusions  
Des hommes. Sots conquérants, stupides mongols,  
En quête, sur chaque aire factice qu'ils conquièrent,  
De trouver dans le cumul de biens un sens spirituel !

\* \* \* \* \*

Et dire que je craignais, à n'avoir que des mots  
Pour retenir son cœur, aux mœurs voyageuses,  
Qu'elle disparaisse un soir, au détour de l'oubli,  
De ma mémoire vacillante par manque de chair

Pour ancrer son souvenir ! Installée, par défaut,  
Sur une étoile filante presque morte, l'enjoleuse,  
Bien qu'elle y allât pour raviver son éclat affaibli,  
J'ai cependant compris, croisés là pour se plaire,

Qu'elle ne quitterait jamais le cercle de la langue  
Où j'erre, trop attaché à elle et à sa féconde aura.  
Où qu'elle soit, quoi qu'elle fasse, j'emprisonnerai  
Toujours son âme, dans l'essence de mes phrases,

Au sein de mes moindres écrits, jamais exsangues.  
Et, de cette communion au jour le jour s'échappera  
L'illusoire conviction de ne faire qu'Un, dans un rai  
De soleil son être marié avec le mien sans emphase.

Poème écrit par **Philippe Parrot**

Commencé le jeudi 7 janvier 2016 et terminé le vendredi 15 janvier 2016.

Notification : Conformément au code de la propriété intellectuelle (loi n°57-298 du 11 mars 1957), il est interdit d'utiliser et/ou de reproduire et/ou de modifier et/ou de traduire et/ou de copier le texte ci-dessus, de façon intégrale ou partielle, sur quelques supports que ce soit : électronique, papier ou autre, sans l'autorisation expresse et préalable de l'auteur. Tout droit réservé.